

fit enlever la table et apporter du foin. Le valet de chambre distribua les deux couches, étendit des draps de lit et plaça les oreillers; nous nous mîmes à la légère. Arcadi Pavlytch se coucha et congédia Sophron, en lui faisant ses recommandations pour le lendemain matin, et, avant de s'endormir, il me fit l'éloge des qualités admirables du paysan russe, ajoutant que, depuis que Sophron était son régisseur, il n'avait jamais perdu un sou du revenu de cette terre.

Un garde de nuit frappait sur une planche suspendue à deux bretelles de corde<sup>1</sup>; un jeune enfant, ignorant encore le saint devoir de la résignation, piaillait dans quelque recoin de la chaumière..... Nous nous endormîmes.

Le lendemain, nous nous levâmes d'assez bonne heure. Je m'étais bien proposé d'aller à Reabovo; mais Arcadi Pavlytch témoignait un grand désir de me montrer sa propriété, et il me décida à rester. J'avouerai que j'étais curieux de voir de mes yeux les preuves de toutes les grandes qualités de l'homme d'État qui avait nom Sophron le bourmestre. Celui-ci parut. Il était encore en *armiak* bleu et en ceinture rouge. Il parlait moins que la veille, il regardait son maître avec une attention pénétrante, il répondait habilement et en bons termes. Nous nous rendîmes ensemble à la grange. Le fils de Sophron, l'ancien, le géant en qui tout révélait un nigaud fieffé, était aussi de la partie, et la marche était fermée par l'édilité, personnifiée dans le

1. Signal usité dans les campagnes, et qui remplace le cri des watchmen.

L'appareil dont l'usage est général dans les pays slaves s'appelle *tarabat*. On a des *tarabats* à Jérusalem, dans l'intérieur du temple. Les Turcs ne souffraient pas que les chrétiens eussent des cloches, qui commencent à être tolérées aujourd'hui, grâce à la présence des Français.

vieux Fédocéitch, ancien soldat qui, à des moustaches d'un développement prodigieux, joignait une expression de visage des plus étranges. On eût dit qu'ayant rencontré un jour un sujet d'effarement extraordinaire, cet homme n'avait jamais pu en revenir tout à fait. Nous inspectâmes les granges, la bergerie, les hangars et les magasins, le moulin à vent, les étables, les jardins-potagers, les chènevières; tout cela était réellement très bien tenu. Les figures hâves des paysans étaient en vérité la seule chose qui m'eût choqué jusque-là. Sophron savait même joindre l'agréable à l'utile. Tous les fossés étaient bordés de jeunes aubours; sur l'aire, entre les monceaux réguliers de gerbes, étaient tracés de petits sentiers sablés; au-dessus du moulin à vent pivotait une girouette représentant un ours qui de son affreuse gueule laissait pendre une longue langue écarlate; au milieu de la façade extérieure des étables, Sophron avait fait exécuter une espèce de fronton plus ou moins grec, sous lequel était une inscription en grosses lettres blanches, d'une orthographe ébouriffante, mais rappelant au fond que ce clos des étables et écuries avait été construit en 1840.

Arcadi Pavlytch était heureux; il m'exposa en français les avantages du système de l'*obroc* (des redevances), et il se mit à donner des conseils au bourmestre sur la manière de planter la pomme de terre, sur la préparation du breuvage des bestiaux, etc. Sophron écoutait avec attention et parfois se permettait des objections, car il n'employait plus les louanges adoratives de la veille, et en revenait toujours à dire que le terrain faisait faute et qu'il en faudrait acheter. « Eh bien, répondait à cela Arcadi Pavlytch, réunissez vos moyens et achetez des champs... sous mon nom, je ne m'y oppose pas. » C'étaient là des paroles auxquelles Sophron

ne répondait qu'en fermant silencieusement les yeux et en se caressant la barbe. « Ça, me dit M. Péenotchkine, il faudrait aller au bois. » On nous amena des chevaux de selle, et nous fûmes bientôt plongés dans les profondeurs d'épais fourrés remplis de gibier, ce qui fit qu'Arcadi Pavlytch remercia Sophron et lui frappa de petits coups affectueux sur l'épaule. M. Péenotchkine, à l'égard de la sylviculture, s'en tenait aux idées russes ; il me raconta même un trait qui lui semblait fort plaisant, d'un gentilhomme campagnard et facétieux, qui, pour bien faire comprendre à son garde forestier qu'il n'est point vrai que plus on ôte plus il repousse, lui avait arraché d'un coup presque la moitié de la barbe.

Au reste, je dois dire qu'en d'autres choses Arcadi Pavlytch et Sophron n'avaient ni l'un ni l'autre de parti pris contre les innovations. A notre retour au village, le bourmestre nous mena voir un moulin à vanner récemment importé de Moscou. Ce van fonctionna facilement sous nos yeux ; cependant, si Sophron eût pu prévoir le désagrément qui l'attendait en cet endroit, lui et son maître, il nous eût certainement privés de ce dernier spectacle.

Voici ce qui arriva à notre sortie du hangar où était la machine. A quelques pas de la porte, près d'une mare où naviguaient et s'ébattaient quelques canards, se tenaient deux paysans, l'un, vieillard septuagénaire, l'autre, garçon de vingt ans, tous deux en chemises faites de pièces et de morceaux, tous deux ayant une corde pour ceinture et les pieds nus. L'édile local Fédocéitch se donnait un grand mouvement autour d'eux, et il est probable qu'il les aurait décidés à s'éloigner, si nous étions restés plus longtemps dans le hangar : mais en nous voyant sortir, il se mit aussitôt au port

d'armes et fut changé en une froide statue, de grand gesticulateur qu'il était. En ce même endroit s'étirait aussi l'*ancien*, la bouche béante et les poings convulsivement indécis. Arcadi Pavlytch fronça les sourcils, se mordit la lèvre et marcha droit au groupe. Les deux paysans se jetèrent à ses pieds.

« Que voulez-vous? parlez, » dit-il d'une voix sévère et tant soit peu nasillarde.

Les pauvres gens échangèrent entre eux un coup d'œil et ne purent proférer un mot; ils clignotaient comme par l'effet d'un éblouissement, et leur respiration était précipitée.

« Eh bien, qu'est-ce donc? reprit Arcadi Pavlytch; et aussitôt il se tourna vers Sophron. De quelle famille sont-ils?

— De la famille Toboléfief, répondit lentement le bourmestre.

— Ça, qu'est-ce que vous voulez donc? êtes vous sans langue, quoi? Parle, toi, vieux, qu'est-ce qu'il te faut? ajouta-t-il en s'adressant au vieillard. N'aie pas peur, imbécile. »

Le vieillard tendit en avant son cou de bronze tout ridé, souleva gracieusement une grosse lèvre bleue et dit d'une voix chevrotante :

« Viens-nous en aide, mon seigneur!..... »

Et de nouveau il tomba le front contre terre; le jeune homme en fit à peu près autant. Arcadi Pavlytch regarda gravement leurs nuques inclinées, puis changeant la pose de ses jambes et de sa tête, il dit :

« Qu'est-ce que c'est donc? contre qui as-tu à porter plainte? voyons.

— Grâce, mon seigneur; un moment pour respirer. Nous sommes torturés... nous...

— Qui donc ici te martyrise?

— Sophron Jakovlitch, le bourmestre.

— Ton nom ? dit mon compagnon après un bon moment de silence.

— Anthippe, mon seigneur.

— Et celui-ci ?

— C'est mon fils, mon seigneur. »

Arcadi Pavlytch garda de nouveau le silence et se tordit la moustache, puis il ajouta :

« Eh bien, en quoi t'a-t-il donc si fort tourmenté ? »

Et il regardait le malheureux de très-haut, d'entre les crocs de sa moustache.

« Mon seigneur, il nous a tout à fait dépouillés et ruinés ; il a donné, contre toutes règles, deux de mes fils au recrutement, et voilà qu'à présent il m'enlève le troisième. Pas plus tard qu'hier il m'a enlevé ma dernière vache, et Sa Grâce, l'*ancien*, qui est bien son fils, a battu ma ménagère. Ah ! bon seigneur ! ne permets pas qu'il nous achève. »

M. Péenotchkine était fort embarrassé ; il toussa plusieurs fois, puis, d'un air assez mécontent, il demanda à voix basse au bourmestre ce qu'il devait penser d'une pareille allégation.

« C'est un ivrogne, monsieur, répondit le bourmestre avec une certaine assurance, un ivrogne et un paresseux ; il ne fait rien ; il ne peut pas, depuis cinq ans, payer son arriéré, monsieur.

— Sophron Jakovlitch a payé pour moi, mon seigneur, répondit le vieillard ; voici la cinquième année qu'il paye à ma place, et, comme il paye pour moi, il a fait de moi son gage, son esclave à lui, mon bon seigneur, et.....

— Mais tout cela ne me dit pas d'où provient le déficit, dit avec animation M. Péenotchkine... Le vieillard baissa la tête.. C'est que tu bois, n'est-ce pas, tu cours

tes cabarets?... Le vieillard ouvrait la bouche pour s'expliquer. ... Je vous connais, poursuivit Arcadi Pavlytch; votre vie est de boire et de vous coucher sur le poêle; et c'est le paysan laborieux qui répond pour vous, pour...

— Et de plus il est grossier, ajouta le bourmestre, sans crainte d'être grossier lui-même en interrompant son maître.

— Et grossier! cela va sans dire, c'est toujours ainsi, et que de fois je l'ai observé! Le paresseux se livre toute l'année à la débauche, aux mauvais propos, et puis, un jour, il se jette aux pieds de son seigneur.

— Mon bon seigneur, dit le vieillard avec l'accent d'un affreux désespoir, au nom de Dieu, viens-nous en aide. Et il me dit grossier encore! Ah! je vous le dis devant Dieu, je n'ai plus moyen de vivre... Sôphron Jakovlitch m'a pris en haine; pourquoi? Dieu seul le sait, mais il m'a ruiné, accablé, perdu... Voilà mon dernier enfant... eh bien... Sur les joues jaunes et ridées du vieillard roula une larme... Au nom de Dieu, mon bon seigneur, viens à notre aide...

— Et ce n'est pas nous seuls qu'il persécute, » dit le jeune paysan.

Arcadi Pavlytch prit feu à ce mot du pauvre garçon qui s'était tenu jusque-là si morne.

« Et toi, qui t'a interrogé, dis? Si on ne te questionne pas, comment oses-tu parler? Qu'est-ce que c'est donc? Tais-toi!... tais-toi... Ah! mon Dieu, mais c'est une révolte, cela! Ah! avec moi il ne fait pas bon se révolter; je... »

Arcadi Pavlytch allait faire quelque mouvement trop vif et dont il se serait repenti après, mais probablement il se ressouvint de sa présence, car il se contenta et fourra ses mains dans ses poches; puis il me dit en

français : *Je vous demande pardon, mon cher*, avec un sourire forcé en baissant le ton : *c'est l'envers du tissu, le mauvais côté de la médaille*. Et il reprit, en russe, s'adressant aux paysans, mais sans les regarder : « C'est bon, c'est bon, je prendrai mes mesures... c'est bon, allez... (les paysans ne bougeaient pas). Eh bien, mais je vous ai dit que c'est bien... partez donc... Je donnerai des ordres, on vous dit; allez. »

Arcadi leur tourna le dos et murmura : *Toujours des désagrèments!* puis il regagna à grands pas la maison de son bourmestre ; celui-ci le suivait. Comme je n'étais pas disposé à marcher au pas redoublé, je regardai ce qui restait du groupe. L'ex-soldat, édile à monstrueuses moustaches, remuait le menton et avait les yeux hors de la tête, comme il arrive à certains hommes d'action au moment d'une expédition lointaine et pressée. L'ancien, le sénieur, n'ayant rien de mieux à faire en ces conjonctures, se mit à effrayer les canards, à les obliger de gagner l'autre rive de la mare. Les suppliants, après une stupeur de deux minutes, se regardèrent l'un l'autre et prirent leur course vers leur endroit sans regarder derrière eux.

Deux heures après cette scène, j'étais à Reabof, et là, prenant pour compagnon un nommé Anpadiste, paysan que je connaissais, je me promis d'être enfin tout au plaisir de la chasse. Jusqu'au moment de mon départ, M. Péenotchkine avait paru boudier Sophron ; je ne pouvais m'empêcher de penser que le matin j'avais cédé fort mal à propos à l'invitation de rester et de voir. J'étais si fort occupé de cela, malgré moi, qu'en cheminant avec Anpadiste je lui dis quelques mots au sujet de M. Péenotchkine et des paysans de Chipilovka, et lui demandai s'il connaissait le bourmestre de l'endroit.

« Sophron Jakovlitch, quoi!

— Oui; et quel homme est-ce?

— Ce n'est pas un homme, c'est un chien, et un chien si mauvais que d'ici à Koursk on ne trouverait pas son pareil.

— Quoi, vraiment!

— Eh, monsieur, Chipilovka n'a que l'air d'appartenir à... à ce... bah! n'importe ses patrons <sup>1</sup>... à M. Péenotchkine; ce n'est pas ce monsieur-là qui possède: le vrai possesseur, c'est le seul Sophron.

— Tu crois?

— Il a fait de Chipilovka, pour sa vie entière, un domaine à lui; songez qu'il n'y a pas là un paysan qui ne soit endetté jusqu'au cou à son égard, de sorte qu'il les tient tous dans sa main; il les emploie comme il veut, les envoie où il veut, fait d'eux ce qu'il lui plaît... Ils sont ses souffre-douleurs.

— J'ai ouï dire qu'ils sont à l'étroit, que le terrain leur manque.

— Est-ce que le terrain manque jamais dans nos districts? Sophron loue aux Khlynof quatre-vingts arpents et à ceux de notre endroit cent vingt autres: voilà deux cents arpents tout trouvés. Et il ne trafique pas seulement des terrains; il fait commerce de chevaux, de bétail, de goudron et de résiné, de beurre et de chanvre et de cent autres articles; il est habile, très-habile, et comme il est riche, l'animal! Mais il a la rage de battre, voyez-vous; c'est un chien, un chien enragé, ce n'est pas un homme; je vous le répète, c'est une bête féroce.

1. Le nom de baptême et celui du père sont employés ensemble toutes les fois qu'on veut honorer la personne à qui l'on s'adresse ou de qui l'on parle: leur suppression dans le discours équivaut à une injure.

— Pourquoi les paysans ne portent-ils pas plainte contre lui à leur vrai seigneur ?

— Eh, monsieur, le seigneur touche son revenu; on est exact, il est satisfait. En cas de plainte, qu'est-ce qu'il fera? Il dira au plaignant : « Va-t'en, va-t'en, va, sinon il te... Eh bien, va donc, sauve-toi, où tu seras arrangé, tu sais, comme il a arrangé celui-ci et celui-là. »

Ce propos me rappela Anthippe et son fils, et je dis très brièvement ce qu'en effet j'avais vu le matin.

« Eh bien, à présent, dit Anpadiste, Sophron mangera le vieillard, il lui sucera jusqu'à la moelle des os. Le staroste, de son côté, ne lui parlera plus qu'à grands coups de poing. Ah ! le pauvre homme. Et par quoi a commencé sa vie de tourments? Il y a cinq ou six ans, il a résisté à Sophron pour une bagatelle, devant d'autres, et il s'est dit entre eux quelques mots qui sont restés sur le cœur du bourmestre. Il n'en fallait pas davantage; il a commencé tout d'abord par le gêner, puis il l'a serré toujours de plus près, et à présent il le ronge. Il sait sur qui il peut faire litière : il n'ira pas s'attaquer aux vieillards riches d'ongles, de dents, d'argent, de fils et de neveux; mais là il avait beau jeu. Vous savez qu'il a fait recrues, sans égard au tour de rôle, deux des fils d'Anthippe, l'exécrable coquin qu'il est ! »

Nous nous mimes à chasser.

## XI

Le Comptoir, où la domesticité en Russie <sup>1</sup>.

C'était en automne ; déjà depuis plusieurs heures j'étais dans les champs, et il est probable que je n'aurais pas regagné avant la nuit la maison de poste de la grande route de Koursk, où m'attendait ma *troïka* <sup>2</sup>, si une pluie fine et très-froide, qui depuis le matin s'acharnait sur moi avec l'obstination impitoyable qu'on attribue à l'idée tenace des vieilles demoiselles, ne m'eût enfin obligé de chercher quelque part à proximité un refuge au moins pour quelques heures. Pendant que je m'orientais, j'aperçus une façon de guérite éminemment rustique, près d'un champ ensemencé de haricots. J'allai, j'approchai, je soulevai un grand lambeau de grossier tissu de paille, et je vis un vieillard tellement faible et chétif que je me rappelai tout d'abord ce bouc mourant que trouva un jour Robinson dans l'une des cavernes de son île. Le vieillard était assis sur son séant, clignait ses petits yeux ternes, et avec précaution, quoique fort vite, mâchait (sans avoir aucune dent), à la manière du lièvre, un pois chiche bien dur qu'il faisait rouler avec sa langue d'un côté à l'autre de sa bouche sombre et jaunâtre ; et il était si absorbé dans cette opération qu'il ne me voyait nullement.

<sup>1</sup> Dans toute propriété seigneuriale, en Russie, le *comptoir* désigne la maison du régisseur ou simplement les bureaux de la régie.

<sup>2</sup> Attelage russe de trois chevaux en arbalète.

eûmes du plaisir à monter les trois marches du perron; je pénétrai dans la pièce d'entrée, ou entrée froide; j'ouvris la porte et... au lieu de tout ce qu'on voit partout dans les chaumières, je vis plusieurs tables chargées de papiers, deux armoires rouges, des écritaires criblées de croûtes d'encre, des sabliers d'étain très-lourds, de fort longues plumes et tout ce qui constitue un bureau. Sur l'angle de l'une des tables était assis un jeune garçon d'une vingtaine d'années, au visage enflé et maladif, aux petits yeux ronds, au front huileux, aux veines longues, rameuses et gonflées. Il était convenablement vêtu d'un long cafetan de nankin gris fort lustré au collet, sous les manches et à la poitrine.

« Que désirez-vous? me demanda-t-il en élevant brusquement la tête, comme font les chevaux qu'on prend à l'improviste par le museau.

— C'est ici que demeure l'intendant, ou?...

— C'est ici le principal comptoir seigneurial, dit-il en m'interrompant sans façon; je suis l'employé de service. Est-ce que vous n'avez pas lu l'enseigne? Les enseignes sont faites pour être lues.

— Je voudrais me sécher quelque part. Y a-t-il un samavar chez quelqu'un dans le village?

— Comment n'y aurait-il pas de samavar? répondit avec fierté mon interlocuteur au cafetan gris; allez chez le père Timofée ou bien à la chaumière de la veuve, ou bien chez Nazarre Taracytch; ou bien encore chez Agraféna, l'oiselière.

— Avec qui est-ce que tu parles donc là, hé! imbécile? Tu ne veux donc pas me laisser dormir, tête de bois? dit une voix partant d'une chambre contiguë.

— C'est un monsieur qui vient d'entrer tout mouillé, et qui demande chez qui il peut aller se sécher.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

— Je ne sais pas moi. Il a un chien qui se secoue dans l'entrée; lui, il est entré avec un fusil... »

Un lit cria, et, quelques secondes après, une porte s'ouvrit; je vis entrer dans le bureau un homme d'une cinquantaine d'années, gros, gras, petit, un cou de taureau, des yeux à fleur de tête, des joues étonnamment rondes, et le tout fort luisant.

« Qu'y a-t-il pour votre service? me demanda-t-il.

— Je voudrais me sécher.

— Vous vous êtes trompé de porte.

— J'ignorais qu'il y eût ici un comptoir. Au reste, je suis prêt à payer...

— Eh bien? au fait, on peut arranger cela, reprit-il. Vous plaît-il de passer ici? (Il m'introduisit dans une autre chambre, qui n'était pas celle d'où il sortait.) Ne serez-vous pas trop mal dans cette pièce?

— Je serai bien. Mais pourrai-je avoir du thé et de la crème?

— Bon; tout à l'heure. Déshabillez-vous; mettez-vous à l'aise; le thé sera prêt dans cinq minutes.

— A qui appartient ce domaine?

— A M<sup>me</sup> Hélène Nicolaevna Losniakof, » répondit-il en se retirant.

Je regardai autour de moi : contre la mince cloison qui séparait ma chambre du bureau, était adossé un divan massif couvert d'un cuir émérite; de l'un et de l'autre côté de l'unique fenêtre de cette chambre était une chaise aussi tendue de cuir et à très-haut dossier; la fenêtre donnait sur la rue. Aux murs couverts d'un papier à dessins roses sur un fond vert étaient appendus trois énormes tableaux à l'huile. L'un représentait un chien couchant avec un collier bleu de ciel et cette inscription : *Voici ma joie*. Aux pieds du chien coulait une rivière, et plus loin, sur l'autre rive, se te-

nait assis un brave lièvre, qui eût été d'une grandeur incroyable selon les lois vulgaires de la perspective dont l'artiste avait fait bonne justice. Le tableau suivant représentait deux vieillards en train de manger un melon d'eau ; au deuxième ou troisième plan s'élevait un portique grec sous le fronton duquel on lisait la dédicace : c'était le temple de l'Abondance. Le sujet du troisième tableau était une femme peinte *en raccourci*, remarquable par une prodigieuse masse de tire-bouchons d'un côté de la tête, par des genoux rouges et surtout par de bons gros pieds, ce qui, comme on sait, est aux yeux du Russe un des premiers agréments du sexe. On eut l'attention d'introduire mon chien ; lui, sans tarder d'une minute, se glissa par des efforts surnaturels sous le divan de cuir, où apparemment il y avait beaucoup de poussière, car il éternua pendant une grande demi-heure presque sans discontinuer.

Je regardai dans la rue. Là, un long ais de planches s'étendait obliquement du comptoir à la maison domaniale ; c'était certes une précaution fort naturelle : car, des deux côtés de cette planche de salut, notre bonne terre végétale, détremnée par les pluies, formait une boue tant soit peu effrayante, même pour des campagnards. Autour de l'habitation seigneuriale, qui tournait le dos à la rue, il se passait ce qui se passe ordinairement autour des maisons de seigneurs : les filles de service, en robes de mousseline fanées, allaient et venaient en tous sens ; les hommes se lançaient à travers les flaques, puis s'arrêtaient tout à coup dans une impasse, et, sous l'effort de la réflexion, se grattaient longtemps la nuque sur place. Le cheval d'un dizainier, attaché à un pilier, jouait paresseusement de la queue, et élevant les naseaux, s'amusa à ronger la palissade ; les poules gloussaient ; des dindons poitrinaires avaient

l'imprudence d'échanger sans cesse de bruyants appels; sur le perron d'un petit bâtiment noirâtre et vermoulu (je pensai que c'était le bain) était assis un robuste garçon, chantant avec assez d'habileté, en s'accompagnant de la guitare russe, la chanson qui commence ainsi :

Et je me retire au désert,  
Loin, bien loin de ces belles rives.

Mon hôte, le gros petit courtaud, entra en ce moment dans la chambre et me dit d'un air agréable : « Monsieur, voici votre thé. »

Le jeune homme au cafetan gris, l'employé de service, ouvrit une vieille table à jouer, y étendit une nappe bleue, y dressa le samavar, et posa ensuite la théière, un verre dans une soucoupe ébréchée, un pot de crème et un chapelet de petits craquelins de Bolkhof durs comme la pierre. Mon hôte sortit; je demandai à l'écrivain si cet homme était l'intendant, le régisseur du domaine.

« Nullement, monsieur; c'était le premier caissier, il est devenu chef du comptoir.

— Vous n'avez donc pas d'intendant ici?

— Non, point d'intendant; mais nous avons un bourmestre nommé Mikhaïlo Vikoulof.

— Il y a donc un régisseur?

— Un régisseur, ah! oui, Carl Carlytch Lindamandol; seulement ce n'est pas lui qui dirige, il ne régit rien du tout.

— Et qui donc chez vous a la direction?

— C'est la barynia <sup>1</sup> elle-même.

— Voilà ce que c'est!... Et dans votre comptoir vous êtes beaucoup d'employés?

1. La dame propriétaire de la terre.

— Nous sommes six, dit mon cafetan gris après un moment d'hésitation.

— Comment six ? quels six ? demandai-je.

— Il y a d'abord Vacili Nikolaévitch, le premier caissier, et après lui les cinq commis, qui sont Peotre, Ivan, frère de Peotre, un autre Ivan, Koskenkin Nar-kizof et moi....

— Votre maitresse aime donc à tenir pour son service, pour son état de maison, un grand nombre de gens ?

— Eh non, on ne peut pas dire qu'il y en ait tant.

— Ça, voyons, combien ?

— Autour de cent cinquante, oui, à peu près. »

Nous gardâmes un moment le silence tous les deux.

« As-tu une jolie écriture, toi ? » repris-je.

Le jeune gars sourit à se fendre la bouche jusqu'aux oreilles ; il me fit un signe de la tête, et rentra à son bureau pour m'en rapporter une feuille écrite de sa main.

« Voici ma main, jugez, » dit-il sans cesser de sourire à sa manière.

C'était un carré de papier grisâtre, sur lequel était tracé un ordre du jour en forme, d'une belle écriture d'expédition. En voici le texte :

#### PRIKAZ (Ordonnance).

Du principal comptoir de la maison seigneuriale d'Ananief  
au bourmistre Mikhaïlo Vicoulof. N° 209.

Il t'est commandé de rechercher en toute diligence, à la réception du présent, qui, la nuit dernière, en état d'ivresse et en chantant des chansons inconvenantes, a traversé le jardin anglais, et a réveillé et incommodé la madame française Angenis ; de savoir qui était de faction au jardin, et de quoi étaient occupés les garde,

et comment il peut se passer de pareils désordres. Ordre t'est donné de faire à ce sujet l'enquête la plus détaillée, et d'en déposer le rapport sans nul délai dans les bureaux.

Le premier commis,

NICOLAI KVASTOF

A cette pièce était apposé un cachet de trois pouces de diamètre; c'était le *sceau du grand comptoir seigneurial d'Ananief*. Au-dessous du cachet, il était ajouté d'une main peu soigneuse : « Pour être exécuté dans la rigueur, ÉLÉNA LOSNIAKOF. »

« C'est la dame elle-même qui a signé là en bas, hein? demandai-je au commis, tout enchanté de cette diversion à la monotonie de son bureau.

— Comment donc, elle-même, elle-même, toujours madame, elle-même; sans cela l'ordre que vous voyez n'aurait pas plus d'effet qu'une feuille de chêne.

— Vous allez donc envoyer cela au bourmestre?

— Non. C'est lui qui viendra et le lira; je veux dire : et on le lui lira, car notre bourmestre ne sait pas lire.... (Nouveau silence.) Eh quoi, reprit ensuite le commis avec son sourire particulier, qui lui rendait le menton lisse comme une pomme de Crimée; est-ce que... c'est bien écrit?

— Mais oui, bien.

— Je dois avouer que ce n'est pas moi qui ai composé le papier; c'est le commis Koskénkine, qui est passé maître pour ces choses.

— Comment, est-ce que chez vous on compose d'abord les prikaz?

— Sans doute. On ne peut pas assurément les jeter comme ça tout droit sur le papier.

— Combien reçois-tu d'appointements?

— Trente-cinq roubles, et cinq en plus pour les bottes.

— Ah! et tu es content?

— Sûrement, content. C'est une grande chance chez nous que d'être attaché au comptoir; tout le monde ne peut pas y aspirer. Grâce à Dieu, j'ai été bien favorisé; c'est que j'ai un oncle qui est au buffet.

— Ainsi tu te trouves ici tout à fait bien?

— Oui, bien... A dire la vérité, reprit-il en soupirant, chez les marchands, nous autres écrivains, nous sommes mieux; oh! près des marchands on est très-bien. Hier au soir il est venu ici un marchand de Vénéf, et j'ai causé avec le garçon qui sert près de lui. Au reste, je suis bien ici; il n'y a rien à dire....

— Est-ce que les marchands donnent de plus gros appointements?

— Dieu préserve! Un marchand chasse avec un coup de poing à la nuque le garçon qui ose lui demander des appointements. Non, non, il faut près d'un marchand vivre dans la foi et la crainte; alors il vous nourrit, vous abreuve, vous habille, et tout. Vous lui plaisez... aussitôt il vous donne plus et plus. Pourquoi des appointements? Il ne faut pas même dire un mot là-dessus. Le marchand vit dans la simplicité, à la russe, à notre manière. Êtes-vous avec lui en voyage? il prend le thé, vous prenez le thé. Un marchand... eh! il n'y a pas à comparer; ce n'est pas un bârine, cela. Le marchand ne fait pas de grands détours; il est en colère, il vous tape ferme, et c'est fini tout de suite. Mais avec les seigneurs, miséricorde de Dieu! rien n'est bon pour un bârine · c'est ceci qui est mauvais, c'est ça qui ne lui plaît pas. Vous lui donnez un verre d'eau, vous lui présentez un plat : « Ah! cette eau pue! ah! cet oiseau ou ce poisson pue! » Vous l'emportez, vous res-

tez un moment derrière la porte et vous rapportez tout bonnement la sauce, le rôti ou le verre d'eau. « Ah! voilà, cette eau-ci est bonne, cette sauce-là ne pue pas... » Et les dames, ah! les dames, c'est encore bien autre chose; et les demoiselles... celles-là, c'est à un point!... »

Une voix retentit dans le comptoir, criant : « Fédouchka! » Le commis de service sortit précipitamment.

J'achevai de boire mon verre de thé, je m'étendis sur le divan et m'endormis. J'eus un bon somme de deux heures; puis, m'étant éveillé, j'eus un instant l'idée de me mettre sur mon séant ou de me lever tout à fait, mais la paresse l'emporta; je refermai les yeux sans pouvoir cependant me rendormir à souhait. Dans le comptoir, dont je n'étais séparé que par une cloison beaucoup trop mince, on causait à voix basse. Je fus forcé d'entendre, et bientôt je pris plaisir à écouter.

« Bah, bah! Nicolaï Érémeitch, disait une voix inconnue; allons donc, on doit bien aussi prendre cela en considération; convenez-en, heum, heum (le particulier était enrhumé).

— Ah ça, croyez-moi, Gavrile Antonytch, répliquait la voix de mon hôte, je connais peut-être bien les choses d'ici; là, je m'en rapporte à vous.

— Qui les connaîtra, Nicolaï Érémeitch? vous êtes ici, on peut le dire, le premier des premiers. Eh bien donc, à quoi nous arrêterons-nous? permettez-moi de vous le demander.

— Vous savez bien, Gavrile Antonytch, que l'affaire est dans vos mains; tout dépend de vous seul; mais il paraît que vous n'avez pas envie de terminer.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, Nicolaï Érémeitch? nous autres marchands, nous ne demandons

jamais mieux que d'acheter. Votre prix, voilà, Nicolaï Érémeitch, ce qui arrête tout.

— Huit roubles... huit roubles... » dit avec intermittence le chef du comptoir.

L'inconnu soupira avec une nuance d'exagération, à ce qu'il me sembla, et dit : « Ah ! Nicolaï Érémeitch, il vous plaît de demander beaucoup trop.

— Il est impossible, Gavrile Antonytch, de faire autrement ; Dieu m'en est témoin, c'est impossible. »

Il y eut un grand silence dans le bureau ; je crus un moment qu'ils étaient partis ; je me trompais ; ayant eu, pour m'en assurer, la curiosité de regarder par une fente de la cloison, je vis que mon hôte me tournait le dos, et j'avais en face un marchand d'une quarantaine d'années, figure maigre et pâle, teint huileux, vraie face de carême. Il farfouillait sans cesse dans sa barbe, clignotait à plaisir et s'étirait la lèvre inférieure comme pour la mettre en cerise ou en bigarreau.

« Les céréales sont, cette année, de la plus belle venue, reprit cet homme d'un ton très-naturel ; depuis Voronéjé jusqu'ici je n'ai fait autre chose qu'admirer les blés et les avoines ; et les trèfles donc, et le sainfoin ! Première qualité, première qualité, je vous dis.

— Oui, oui, les herbes sont belles, dit mon hôte négligemment ; mais, vous le savez, Gavrile Antonytch, l'automne donne les cartes, le printemps joue le jeu.

— C'est vrai, Nicolaï Érémeitch, c'est très-vrai ; tout est entre les mains de Dieu ; ah ! vous avez dit là une grande vérité... Et votre monsieur là dedans, hein ? il s'est endormi sûrement. »

Mon hôte appuya l'oreille contre la cloison et écouta un bon moment ; mon chien ronflait.

« Il dort ; songe qu'il était mouillé, harassé, rendu... Au reste, voyons. »

Il approcha de la porte, regarda par le trou de la serrure et ne me vit pas dans la chambre; il écouta et fut apparemment trompé par le ronflement de Diane.

« Eh! comme il dort! oh! oh! ajouta-t-il en reprenant sa place contre la cloison.

— Eh bien, voyons donc, Nicolaï Érémeitch, reprit le trafiquant; il faut terminer notre petite affaire.. Voilà, quoi, Nicolaï Érémeitch, voilà, quoi, ajouta-t-il en clignotant plus encore qu'auparavant et en dégageant ses paroles comme on défile les grains d'un chapelet pour se donner une contenance. Deux gris et un blanc <sup>1</sup> pour vous... et là-bas (en indiquant du sommet de la tête la maison de la dame seigneuresse), là-bas, six et demi. Allons, tôpez là!

— Quatre gris, articula le chef du comptoir.

— Eh bien, trois... c'est dit.

— Quatre gris et pas de blanc.

— Trois, Nicolaï Érémeitch.

— Trois et demi, et pas un kopeck de moins.

— Trois, Nicolaï Érémeitch.

— Ne m'en parlez donc plus, Gavriile Antonytch.

— Il n'y a pas à s'entendre avec vous, marmotta le marchand; eh bien, je ferai plutôt affaire directement avec la dame.

— Vous en êtes le maître, répondit froidement mon hôte; et pourquoi n'y être pas allé tout droit d'abord? vous êtes venu ici perdre du temps; eh! ce sera bien mieux, c'est vrai, ça.

— La la la, finissez, Nicolaï Érémeitch... qui se fâche comme ça donc? vous avez bien vu comme je parlais, allons.

1. Quoique les mots employés ici soient plutôt des termes d'argot entre fripons qui ne veulent pas être compris, il est à présumer que le *gris* désigne l'ancien assignat de 200 roubles (200 fr.), et le *blanc* la coupure inférieure de 50 et 25 roubles.

— Mais pourquoi donc pas, en effet?

— Eh! je riaais, vous pouviez bien voir que je riaais. Ça, bien, tu auras donc tes trois et demi. Qu'est-ce qu'il y a à faire avec toi?

— Il me fallait tenir à quatre gris. Mais moi, imbécile, je me suis pressé, et j'y suis pris, murmura mon hôte.

— Ça, c'est bien entendu; là-bas, pour la dame, six et demi, Nicolaï Érémeitch, six et demi; le blé est vendu à six et demi, hein?

— C'est dit.

— Eh bien, tôte, tôte, Nicolaï Érémeitch. (Le marchand frappe de ses longs doigts d'araignée dans la main du vendeur.) Ça, moi, maintenant, respectable Nicolaï Érémeitch, je vais me faire annoncer à votre dame, et je lui dirai que nous avons fait marché, toi et moi, et que j'ai bien dû finir par me saigner, et que c'est à six et demi le prix arrêté.

— C'est justement là ce que vous devez dire, Gavrilé Antonytch.

— Prenez donc ceci. »

Le marchand mit dans la main de mon hôte un bon petit paquet d'assignats, s'inclina, fit une petite moue en branlant la tête, saisit son chapeau de deux doigts, ondoya des épaules et de la taille, et sortit en faisant crier sa botte sur le plancher, toutes choses qui passent pour être d'un ton parfait. Nicolaï Érémeitch vint faire face à la paroi et se mit en silence à feuilleter le paquet qu'il tenait dans la main. La porte s'entr'ouvrit; il parut une tête rousse, ornée d'épais et longs favoris.

« Eh bien! quoi? dit la tête rousse, c'est arrangé comme il faut? »

— Comme il faut.

— Combien? »

Mon hôte, dépité de ce mot indiscret, fit un mouvement de la main et montra ma chambre.

« Ah! oui, oui, je sais, » dit la tête rousse, et la porte se referma.

Mon hôte s'approcha d'une table, s'assit, tira d'une main un registre, de l'autre un *stchéty*<sup>1</sup>, et se mit à faire manœuvrer les grains, non de l'index, mais du grand doigt, ce qui est d'une grande élégance.

Le commis de service entra.

« Qu'est-ce qu'il y a?

— Sidor est arrivé de Goloplëk.

— Ah! eh bien, qu'il vienne... Attends, attends... tsst! regarde un peu là dedans si ce monsieur le chasseur dort encore ou s'il est réveillé. Va doucement. »

Le commis entra avec beaucoup de précaution dans la pièce où j'étais. Je venais de reposer ma tête sur ma gibecière, dont je m'étais fait un coussin supplémentaire, et j'avais les yeux fermés pour la circonstance. J'avais trois raisons pour rester tranquille. D'abord, mes membres avaient encore besoin du repos que leur procurait ma position couchée; de plus, je ne voulais pas être un trouble-fête sous ce toit qui m'abritait; enfin on me donnait la comédie, et j'en profitais, car en province on a rarement le plaisir du théâtre. Ajoutons que, comme propriétaire foncier, je ne pouvais que profiter et m'édifier à voir comme tout se régît et s'exploite là même où le meilleur ordre paraît être établi dans certains domaines.

« Il dort, » chuchota le commis après avoir refermé doucement ma porte.

1. Petite caisse carrée découverte, pourvue de fils de laiton un peu voûtés sur lesquels glissent des grains d'os ou d'ivoire embrochés, servant à faire toutes les opérations de l'arithmétique avec facilité et sûreté.

Mon hôte marmotta quelques paroles entre ses dents, et après quelques moments de silence, il dit au commis : « Bon ! fais entrer Sidor, et avertis-le de marcher sans bruit. »

Je me soulevai un peu pour voir : il entra un moujik haut de six pieds, âgé de trente ans, robuste, frais de visage, cheveux blonds, petite barbe frisée. Il s'inclina par trois fois en se signant devant l'image sainte, salua le chef du comptoir, prit son bonnet à deux mains et se redressa.

« Bonjour, Sidor, dit mon hôte tout en faisant fonctionner son *stchéty*.

— Bonjour, Nicolaï Érémeitch.

— En quel état sont les chemins ?

— En bon état, sauf un peu de boue, Nicolaï Érémeitch, dit le paysan qui parlait bas et sans précipitation.

— Ta femme se porte bien ?

— A peu près bien. »

Le paysan soupira et mit un pied en avant. Mon hôte posa sa plume derrière son oreille et se moucha.

« Ça, qu'est-ce qui t'amène ici ? dit mon hôte en remettant son mouchoir à carreaux dans sa poche.

— Dame, on nous demande des charpentiers, Nicolaï Érémeitch.

— Eh bien ! quoi ? Est-ce que vous n'en avez pas ?

— Comment n'en aurions-nous pas, puisque c'est un domaine boisé, ici ? Mais c'est à présent le temps des travaux, Nicolaï Érémeitch.

— Le temps des travaux, voilà ce que c'est ; vous aimez à aller travailler pour des gens qui ne nous sont de rien ; mais travailler pour la maîtresse, vous n'aimez pas ça. Travailler ici, travailler là, qu'est-ce que ça vous fait ?

— C'est toujours travailler, c'est vrai, Nicolaï Éré-méitch... mais pourtant...

— Eh bien, dis, dis.

— Le salaire, ici...

— On donne peu, hein? Voyez comme vous vous êtes gâtés, eh, l'ami!

— S'il faut tout dire, Nicolaï Éré-méitch, ce qu'il y a à faire ici, c'est l'ouvrage de six jours, et on ne nous en fera pas moins perdre un mois. Ou les matériaux manquent, ou bien on nous envoie nettoyer les allées du jardin.

— Tu ne seras pas à court de raisons, je le sais; mais c'est la bârynia elle-même qui a daigné donner l'ordre, et ni toi ni moi n'avons à délibérer, vois-tu. »

Sidor se tut et commença à mettre un pied devant l'autre.

Nicolaï Éré-méitch inclina de côté la tête et apporta une grande ardeur à ses comptes.

« Nos... moujiks... Nicolaï Éré-méitch, dit à la fin Sidor en appuyant sur chaque mot, ont ordonné de... donner... à Votre Grâce... voilà ici, vous trouverez... »

Il avait fourré sa grosse main dans son armiak, et il en retirait je ne sais quoi d'enveloppé d'une toile bordée en rouge à la partie qui entourait le dessus; c'était peut-être une pièce de toile fine.

« Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais, butor? dit en le regardant sans trace de colère mon honorable hôte; sors d'ici; va, va chez moi, ajouta-t-il en repoussant presque le moujik fort étonné. Va chez moi, tu demanderas ma femme, qui te servira du thé, entends-tu? moi j'irai tout de suite, va donc, et n'aie pas peur, on te dit, va. »

Sidor sortit.

« Voilà un ours ! » marmotta le chef du comptoir en branlant la tête et reprenant son stchéty.

Tout à coup retentirent au dehors et ensuite sur le perron : « Koupriane, Koupriane, Koupriane ! oh ! Koupriane n'a pas ici son maître ! » Et quelques moments après entra dans le comptoir un homme de petite taille, d'extérieur rachitique, au nez démesurément long, aux grands yeux immobiles et aux poses les plus burlesquement orgueilleuses. Cet homme était vêtu d'un vieux lambeau de surtout de couleur rousâtre, à collet de peluche et à boutons du plus petit modèle. Il avait une charge de bois à brûler sur le dos. Autour de lui se pressaient cinq ou six hommes, qui tous criaient à l'envi : « Koupriane ! voilà Koupriane promu chauffeur de poêles, chauffeur, chauffeur ! comment donc ! » Mais le fier Koupriane n'honorait pas de la moindre attention son escorte bruyante ; il ne changeait nullement de visage ; il alla jusqu'au poêle à pas comptés, s'y débarrassa de sa charge, se redressa, tira de l'une des poches de ses basques sa vieille tabatière et se rembourra le nez d'un tabac gris où la cendre était au moins pour un tiers <sup>1</sup>.

A l'entrée de la tumultueuse phalange, mon hôte fronça les sourcils et se leva de sa place ; mais ayant vu qu'il ne s'agissait que de faire endêver un pauvre diable, il sourit et se borna à interdire les cris, en ajoutant : « Il y a ici un chasseur qui dort.

— Qu'est-ce que c'est que ce chasseur ? demandèrent deux hommes à la fois.

— Un bârine.

— Ah !

— Qu'ils braillent leur soûl, dit froidement et en fai-

1. Le tabac russe des pauvres gens est connu pour être très-mêlé de cendre. Le poivre est si cher !

sant un geste court de la main l'homme au collet de peluche, peu m'importe, mais qu'ils ne me touchent pas. On fait de moi un chauffeur...

— Chauffeur ! chauffeur ! Koupriane chauffeur ! dit gaiement à demi-voix tout le groupe.

— La bârynia, reprit Koupriane, l'a ordonné, bien ; mais vous, elle vous enverra garder les pourceaux, et ce sera justice. Que je sois tailleur et bon tailleur, moi, que j'aie appris mon état chez les premiers tailleurs de Moscou, que j'aie travaillé pour des généraux, oui, pour des généraux, c'est ce qu'on ne m'ôtera pas. Et vous autres, qu'est-ce que vous savez ? qu'est-ce que vous faites ? Voyons : là ! vous êtes des gobe-mouches, des fainéants, et voilà tout. Qu'on me donne un passeport<sup>1</sup>, je pars, je ne meurs pas de faim, moi, je tombe sur mes pieds, je paye une bonne redevance, je satisfais le seigneur ; et vous, quoi ? je ne vous donne pas quinze jours à vivre ; vous mourrez comme des mouches ; et comme c'est ça !

— En voilà de la blague ! dit un jeune garçon grêlé, à cils et sourcils blancs, à dog-collar rouge et aux coudes percés. Tu as été libre sur passeport, et les maîtres n'ont pas vu un seul kopeck de ta redevance, et tu n'en as pas mis un seul de côté pour toi ; il a fallu te ramener ici les pieds garrottés, et, depuis que tu es arrivé, on ne te voit d'autre habit que cette loque.

— Que faire, Constantin Narkizytch ? répondit doucement Koupriane ; l'amour m'a perdu, comme il a perdu tant de gens. Ah ! Constantin Narkizytch, passe à ton tour par où j'ai passé, moi qui te parle, et après cela juge-moi et condamne-moi, si tu le peux.

— Et qui diantre aurait encouragé la folie d'un croquant, d'un mal bâti tel que toi ?

1. Pièce par laquelle le maître autorise le serf à exercer une industrie.

— Ne parle pas ainsi, Constantin Narkizytch.

— A qui en feras-tu accroire? j'ai vu ta belle, l'an passé, à Moscou; c'était quelque chose de propre!

— L'an passé? c'est vrai qu'elle n'était pas belle, l'an passé, mais auparavant...

— Laissez cela, messieurs, dit d'une voix méprisante un homme de haute stature, maigre, orné de verrues, frisé et pommadé, probablement M. le valet de chambre; seulement, qu'il nous chante tout de suite sa chanson favorite, mais comme il faut, et nous le laisserons tranquille. Eh bien! voyons, commencez, Koupriane Afanacytch.

— Oui, oui, dirent les autres; bravo, Alexandra, bien imaginé, le brave Alexandra! voyons, voyons, la chanson! Koupriane, la chanson! va donc!

— L'endroit n'est pas convenable, répliqua avec fermeté Koupriane; c'est ici le comptoir seigneurial.

— De quoi te mêles-tu?... Ah! c'est que tu vises à devenir commis, dit Constantin avec un gros rire comprimé, c'est ça, c'est ça!

— Mais il me semble qu'ici tout dépend de madame, repartit l'infortuné vaniteux.

— Ah! voyez-vous, voyez-vous les visées du luron! Hue! hue! hue! »

Et tous se prirent à rire; en ce moment, j'eus l'idée de sortir par la fenêtre pour n'en pas entendre davantage; mais il me sembla que ce serait en user mal, et je me décidai à avaler le calice jusqu'à la lie dans ma retraite, où du reste je n'étais pas gêné. Dans le groupe des domestiques en belle humeur, riait plus fort que les

1. Il faut savoir qu'en Russie les gens de service donnent souvent, avec un sentiment qu'ils trouvent délicat, la terminaison féminine au nom de baptême de l'homme à qui ils veulent être agréables.

autres un jeune gars de quelque quinze ans, probablement fils d'un des aristocrates de la valetaille; il portait un gilet à boutons de cuivre, une cravate pensée et un pantalon qui n'avait pas suivi le jeune drôle dans sa croissance.

« Ah! Koupriane, dit d'un air tout goguenard mon hôte, évidemment égayé par cette idée de Koupriane d'être attaché au comptoir, conviens-en, allons, c'est assez fâcheux, n'est-ce pas, de servir comme chauffeur? Oui, oui, pour un homme comme toi, c'est une besogne stupide.

— Eh bien! quoi, Nicolaï Érémeitch, repartit Koupriane; tu es maintenant le chef du comptoir, c'est bien, il n'y a pas à te disputer ce poste, sans doute; mais toi aussi tu as été pour un temps en pleine disgrâce, toi aussi tu as habité une misérable hutte de simple paysan.

— Ah çà! dis donc, ne va pas trop loin dans cette ornière-là, dit avec colère le gros Nicolaï; voyez le rustre avec qui on plaisante, et qui devrait remercier le monde de vouloir bien adresser la parole à un fou tel que lui.

— Eh bien! pardon, Nicolaï Érémeitch; ce sont les mots qui ont amené tout cela.

— Les mots, imbécile, les mots!... »

La porte s'ouvrit, et il entra un *kazatchok*<sup>1</sup> qui dit à mon hôte :

« Nicolaï Érémeitch, madame vous demande.

— Qui est là chez elle? demanda-t-il au jeune garçon

— Akcinia Nikitichna et un marchand de Vénéf.

— Bien, 'y vais. Çà, vous autres, ajouta-t-il d'un ac-

1. Dans les appartements, chez les riches, se tiennent près des portes de jolis petits garçons habillés à la cosaque. Ils sont toujours à portée de recevoir des commissions et des ordres à transmettre aux autres domestiques.

cent persuasif, retirez-vous tout de suite et faites-moi déguerpir surtout notre nouveau chauffeur de poêles; c'est que, voyez-vous, Karl Karlytch, l'Allemand, peut passer ici d'aventure, et aller là faire des cancons. »

Mon hôte lissa ses cheveux, et toussa dans sa main qui était ordinairement presque toute couverte par sa longue manche; il boutonna exactement son ample surtout-cafetan, et partit pour se rendre chez sa maîtresse, en posant ses pieds à plat tout le long du chemin. La valetaille ne tarda pas à sortir à sa suite, en se faisant devancer par Koupriane, vaincu, mais non dompté. Il ne restait plus dans le comptoir que ma bonne connaissance, le commis au surtout gris. Il avait fait semblant de tailler des plumes, mais le fait est qu'il s'était endormi. Quelques mouches profitèrent de l'occasion, et leurs corps lui dessinèrent en noir le contour de la bouche, pendant qu'un cousin armé en guerre se posait carrément sur la grosse veine de son front engourdi et immédiatement lui plongeait dans le sang son tard tout entier.

La tête rousse aux gros favoris se montra de nouveau en saillie contre la porte entre-bâillée; elle regarda à droite et à gauche, et enfin s'avança dans le comptoir, démasquant chez l'individu tout un extérieur dont la bassesse s'accordait trop bien avec ce qui était annoncé jusque-là par la seule partie visible de sa physionomie.

« Fédeouchka! Fédeouchka! tu ne fais donc que dormir! » dit la tête ardente.

L'employé de service ouvrit les yeux et se leva tout d'une pièce en disant de confiance :

« Nicolaï Érémeïtch est allé chez la barynia, Vacili Nicolaévitch. »

— Tiens, tu as vu cela en dormant, toi? »

Ah! ah! pensai-je, il l'a appelé Vacili Nicolaévitch;

c'est donc le premier caissier, ce rougeaud-là. Et en même temps je tâtais mes habits qui étaient encore bien mouillés. Je devais encore avoir de la résignation pour une bonne demi-heure.

M. le principal caissier se mit à louvoyer dans la chambre. Au reste, il glissait plutôt qu'il ne marchait, ce qui lui donnait assez la tournure d'un chat inspectant un grenier. Sur ses épaules se balançait à l'aise un vieux frac noir terminé en queue de morue; il tenait une main sur sa poitrine, et de l'autre il redressait à tout moment un haut et étroit collier de crin qui ne lui permettait pas les airs de tête. Il portait des bottes de peau de chèvre faites originairement pour la chambre, de sorte que son marcher avait du moelleux.

« Aujourd'hui, Jakouchkine, le seigneur que vous connaissez est venu vous demander, dit le commis.

— Ah ! il m'a demandé ? comment a-t-il dit cela ?

— Il a dit qu'il passerait ce soir chez Tuturof et qu'il vous attendrait là. « J'ai, a-t-il dit, à lui parler d'affaires. » Il n'a pas dit de quelle affaire; il a dit que vous saviez.

— Bien, dit le caissier, et il se mit à la fenêtre.

— Nicolaï Érémeitch est-il au comptoir ? » cria une voix forte dans le petit carré d'entrée; et un homme de grande taille, évidemment furieux, un homme dont le visage était irrégulier, mais la physionomie expressive et hardie, un homme assez proprement vêtu, ouvrit la porte, franchit le seuil d'un pas animé, et en parcourant la chambre dit : « Il n'est pas ici ? quoi ?

— Nicolaï Érémeitch est chez la barynia, répondit le caissier. Qu'est-ce qu'il vous faut ? dites-le-moi, Pavel Andréitch; vous pouvez me le dire à moi. Voyons, que voulez-vous ?

— Ce que je veux ? Vous voulez savoir ce que je veux

(le caissier baissa tristement la tête)! Je veux lui donner une leçon, à ce misérable ventru, à ce vil débaucheur.»

Et il se laissa choir sur une chaise.

« Qu'avez-vous donc comme ça, Pavel Andréitch? calmez-vous... N'avez-vous pas conscience? Ah! pensez donc de qui vous parlez, Pavel Andréitch, bégayait le caissier.

— De qui je parle? Et que me fait à moi qu'il soit chef de comptoir? Ils ont bien trouvé leur homme, ma foi; c'est vraiment bien le cas de dire qu'ils ont lâché le bouc dans le jardin potager.

— Finissez, finissez, Pavel Andréitch, laissez cela; ce sont des folies que vous dites.

— Bon, le renard est allé faire ses tours auprès de la dame. Moi, j'attends ici Nicolaï, dit Pavel en frappant du poing sur la table... Et tenez, justement le voici qui nous arrive à point. C'est moi qui le recevrai dans son comptoir, cette fois. »

Comme Pavel se levait, Nicolaï Érémeitch entra. Son visage était tout radieux de contentement; mais à la vue de Pavel, il ne laissa pas de se troubler un peu.

« Bonjour, Nicolaï Érémeitch, dit Pavel d'un ton significatif en s'avançant lentement à sa rencontre. Bonjour donc. »

Le chef du comptoir ne répondit point. A la porte parut la figure chafouine du marchand, dont le traité venait sans doute d'être ratifié en haut lieu.

« Eh bien, on ne mérite donc pas que vous preniez la peine de répondre, hein? dit à haute voix Pavel, qui aussitôt baissa la voix en se parlant à lui-même: Au reste, non... non... ce n'est pas comme ça qu'il faut procéder. Les cris et les injures ne mèneraient à rien, soit. Eh bien, voyons, Nicolaï Érémeitch, dites-moi une bonne fois pour toutes pourquoi vous me persécutez,

pourquoi vous voulez me perdre, hein ? voyons, dites, dites.

— Ce n'est pas ici le lieu pour les explications que vous demandez, dit non sans quelque agitation mon hôte, et le temps est aussi fort mal choisi. Seulement je m'étonne d'une chose, de cette idée baroque que je veux vous perdre et que je vous persécute ; car enfin comment m'y prendrais-je donc pour vous nuire ? Vous n'êtes pas attaché au comptoir, vous ne dépendez pas de moi.

— Il ne manquerait, en vérité, à ma détresse, que d'être dans sa dépendance. Eh ! pourquoi tant de détours, Nicolaï Érémeitch ? vous me comprenez.

— Non, je ne vous comprends pas.

— Si fait, vous me comprenez.

— Nullement, par Dieu, je ne vous comprends pas.

— Mêlez Dieu là dedans... Vous avez quelque crainte de Dieu, mettons ; eh bien, alors expliquez-moi à quel propos vous ne laissez pas vivre en repos une pauvre fille ; qu'est-ce que vous voulez d'elle ?

— De quelle fille parlez-vous donc là, Pavel Andréitch ? dit mon hôte du ton d'un profond étonnement.

— Pauvre innocent ! voyez-vous, il ne sait pas, lui Je parle de Tatiane. Oui, oui, signez-vous, mais dites-moi de quoi vous avez à vous venger... de rien. Rougissez un peu du moins ; fi ! un homme marié qui a des enfants grands comme moi... Et moi, qu'est-ce que je veux ? je veux me marier, je me conduis en tout bien et tout honneur.

— Où voyez-vous qu'il y ait de ma faute là, Pavel Andréitch ? Madame ne veut pas que vous vous mariiez ; c'est sa volonté seigneuriale ; qu'est-ce que j'y puis faire ?

— Ah! et vous direz peut-être que vous n'êtes pas d'accord avec cette vieille sorcière de ménagère, quand vous chuchotez ensemble, quand vous cherchez à séduire la jeune personne, et que, piqué de ses refus, vous dénigrez et calomniez à plaisir la pauvre fille! Niez donc que ce ne soit à votre instigation que, de blanchisseuse, on l'a faite laveuse de vaisselle, et qu'on la soufflette et qu'on l'enferme dans la salle basse. Honte, honte, honte à un vieux fou tel que vous! Vous avez eu un coup d'apoplexie... prends-y garde... tu n'as qu'à te bien tenir à présent... Tu ne tarderas pas à rendre tes comptes à un juge qui voit plus clair que la bârynia.

— Dépêchez-vous, vous, Pavel Andréitch, de vider votre sac aux injures. Vous n'aurez pas longtemps à vous en servir. »

Pavel sortit des gonds, et moi j'aurais voulu être depuis bien longtemps sorti de ma détestable prison.

« Comment, il ose, je crois, me menacer! dit Pavel en fureur. T'es-tu fourré dans la tête que j'aie peur de toi? Tu as bien trouvé ton souffre-douleur, ma foi. Tu ne songes donc pas que je puis gagner mon pain partout? Toi, c'est autre chose, ce n'est qu'ici que tu peux exister, et corrompre et voler... »

— Voilà un gaillard qui se connaît bien, interrompit mon hôte, qui de son côté commençait à perdre patience; un carabin, un chirurgien de deux sous, un médecin sans attestat... Mais à l'entendre oh, oh! quel important monsieur!

— Bon, un carabin... Mais sans ce carabin, tu serais pourri depuis longtemps dans la terre du cimetière... Et il murmura entre ses dents: J'avais bien affaire, vraiment, d'aller remettre sur ses pieds cet animal-là!

— Tu veux faire croire que tu m'as guéri, n'est-ce

pas... Tu as voulu m'empoisonner; oui, tu m'as abreuvé d'aloès pour me faire mourir.

— Eh mais, il n'y avait plus que l'aloès qui pût te sauver, ingrat!

— L'aloès est défendu par la police médicinale, poursuit Nicolaï... Je vois bien qu'il faut que je dépose ma plainte. Tu as voulu me faire mourir, et Dieu seul a pu me sauver de tes mains.

— Finissez, finissez, messieurs, dit le caissier.

— Ote-toi de là, lui cria mon hôte; cet enragé a voulu m'empoisonner; comprends-tu ce que je dis?

— Cela m'aurait fait grand bien en effet, dit Pavel ironiquement, mais avec angoisse. Écoute, Nicolaï Érémeitch; je t'en supplie pour la dernière fois... Tu m'as poussé à bout; je pourrais n'y plus pouvoir tenir, vois-tu... Je t'en prie, laisse-nous en repos... laisse-nous en repos... sinon, j'en prends Dieu à témoin, l'un de nous deux y passera avant l'autre, et plus vite que ça.

— Je ne te crains point, cria le gros homme, tu n'es rien, rien, m'entends-tu, bambin! j'ai eu affaire à ton père, et je lui ai brisé les deux cornes d'un tour de main; avis à toi, et prends-y garde!

— Ah! ne prononce pas le nom de mon père, Nicolaï Érémeitch, ne prononce pas son nom!

— Ah ça, le drôle me fait la loi.

— Ne me rappelle pas mon père, vois-tu.

— Et toi, ne t'oublie pas... Comme tes soins ne sont pas nécessaires à madame, si l'un de nous deux doit partir, tu ne tiendras guère ici, mon pigeon; souviens-toi que la révolte n'est permise à personne. (Pavel tremblait de rage.) Tatiane est punie quand et comme elle le mérite... si tu t'en mêles, elle en verra bien d'autres. »

Pavel se précipita en avant, les poings levés, et le

commis, qui s'était mis sur son passage, fut lourdement renversé sur le plancher, pendant que Nicolaï Érémeitch criait à tue-tête : « Les poucettes! les poucettes! qu'on lui mette les poucettes! »

Je ne prends pas sur moi de décrire la fin de cette scène, et si j'ai une crainte, c'est que la délicatesse du lecteur n'en ait déjà souffert presque autant que moi.

Dès avant la nuit, j'étais de retour chez moi. Une semaine après, le hasard m'apprit que M<sup>me</sup> Losniakof avait jugé à propos de garder à son service et Pavel et Nicolaï, mais qu'elle avait chassé loin de sa présence la fille Tatiane. Il faut croire qu'on n'avait pas besoin d'elle.

## XII

### Foma le Bireouk <sup>1</sup>.

Je revenais de la chasse, seul, le soir, en béegovaïa drochka <sup>2</sup>. Il me restait huit verstes à faire; mon excellente jument arpentait d'un pas long, égal, rapide, la route poudroyante, en reniflant de temps en temps et secouant ses oreilles. Mon chien, tout harassé qu'il était, semblait être retenu à l'attache, tant il suivait régulièrement, juste à un demi-pas des roues de derrière. Il s'amassait un orage dans l'air. Un gros nuage

1. Dans le gouvernement d'Orel, on appelle *bireouk* tout homme silencieux, morose, qui vit à part et s'isole de tout le monde.

2. Équipage tres-léger, formé d'un simple banc entre deux roues.

lilas et violacé s'élevait lentement de derrière la forêt au-dessus de moi, et à ma rencontre couraient, se pressaient en désordre de longues nuées grises; les alentours s'agitaient, grelottaient, bruissaient sans qu'il parût y avoir de vent. La chaleur, qui était suffocante, se changea en une fraîcheur humide; les ombres en quelques moments se brunirent. Je frappai des guides le flanc de ma jument, je descendis dans un ravin qui coupait le chemin, j'en traversai le lit desséché tout tapissé de broussailles, j'escaladai le haut talus qui s'élevait devant moi et j'entrai dans le bois. La route serpentait en cet endroit entre d'épais massifs de cou-driers déjà tout remplis d'obscurité. J'avais, mais avec bien de la peine; mon mince équipage s'achoppait aux racines séculaires des chênes et des tilleuls, qui coupaient à chaque instant de longues fondrières transversales, et les ornières creusées par les roues des télègues; mon cheval commençait à se couvrir d'écume sous le frottement du harnais. Tout à coup un vent fort fondit sur les cimes, les arbres gémirent, de grosses gouttes de pluie fouettèrent bruyamment les feuilles, le tonnerre retentit, l'éclair brilla, l'ouragan se déchaina. La pluie tomba en averse. Je n'allais plus qu'au pas; force me fut de m'arrêter; mon cheval s'était embourbé, et je ne voyais plus à deux pas. Je gagnai comme je pus un abri de feuillage; là, tout courbé et le visage enveloppé, je m'armais de patience pour attendre la fin de l'orage, quand bientôt, à la lueur d'un éclair, j'entrevis sur le chemin une haute figure d'homme, dont je suivis avec attention les mouvements et la direction; cette figure semblait croître en avançant près de mon léger véhicule.

« Qui est là? cria une voix sonore.

— Toi-même, qui es-tu? répondis-je.

— Je suis le garde forêt.

— Je me nommai; il dit : « Ah! je sais. Vous retournez chez vous?

— Oui, je le voudrais. Voilà un ouragan, frère!

— En effet, il est bon. »

Un éclair blafard illumina le forestier de la tête aux pieds. Un coup de foudre sec et rapide suivit immédiatement l'éclair. La pluie cingla l'atmosphère avec un redoublement de violence.

« Il y en a pour longtemps, dit le forestier.

— Que faire à cela?

— Voulez-vous que je vous mène chez moi? dit-il brusquement.

— Tu me feras plaisir.

— Remontez donc sur votre siège. »

Il avança vers la tête du cheval, le prit par les mors et le tira de biais hors de la mare. Nous nous mimés en mouvement. Je me tenais accroché au coussin, qui suivait difficilement les ondulations d'un banc tourmenté comme l'est une barque de sauvages sur la mer. J'avais du chagrin à voir ma pauvre Diane pétrir la boue glisser dedans, s'en dépêtrer pour y rentrer plus loin, mais sans s'écarter en quelque sorte du courant de mon haleine et du son de ma voix. Le forestier, en avant des brancards, inclinait tantôt à gauche, tantôt à droite, et ressemblait assez à un fantôme. Nous cheminâmes ainsi assez longtemps; à la fin, mon guide s'arrêta et me dit fort tranquillement : « Nous voici arrivés, bârine. » Un guichet cria sur ses gonds, et quelques chiens aboyèrent à plein gosier. Je levai la tête, et, à la lueur d'un éclair, je vis une petite cabane au milieu d'une vaste enceinte de terre gazonneuse, entourée d'une haie de bâtons arrangés en treillis. A travers une petite fenêtre, on apercevait une faible

lumière. Le forestier amena le cheval tout contre le perron et frappa à la porte. « On y va! on y va! » dit une voix d'enfant; un bruit de pieds nus arriva à mon oreille; on ouvrit, et une petite fille de douze ans, dont la chemise était assujettie à la taille par une lisière de drap, et qui tenait une lanterne à la main, parut sur le seuil.

« Eclaire monsieur, lui dit mon guide; et moi, ajouta-t-il, je vais abriter le cheval et la drochka. »

La jeune fille me regarda et rentra en m'éclairant; je la suivis.

La chaumière du garde consistait en une seule chambre enfumée, basse, nue, sans soupentes, sans cloisons. Un touloup troué pendait à la noire paroi. Sur le banc était un fusil à un coup, dans un coin se trouvait un amas de chiffons; deux grands pots étaient près du four. Sur la table était une tige de fer portant une *loutchine*<sup>1</sup> qui brûlait mélancoliquement, près de s'éteindre. Au beau milieu pendait une barcelonnette suspendue à l'extrémité d'une longue perche, dont l'autre bout était fixé au mur et aux poutres. La petite fille éteignit sa lanterne et s'assit sur un tabouret; là, d'une main elle balançait le berceau, de l'autre elle remplaçait la loutchine consumée. Je regardai tout cet ensemble le cœur serré : ce n'est pas gai d'entrer la nuit dans une chaumière de paysan. Le bambin de la barcelonnette respirait vite et péniblement.

« Tu es seule ici? demandai-je à la jeune fille.

— Seule, répondit-elle en ouvrant à peine la bouche.

— Tu es la fille du forestier?

— Sa fille, oui, » murmura-t-elle.

La porte cria, et le garde entra en se courbant. Il

1. Une loutchine est un fragment de pin ou de sapin qu'on allume, et qui sert ainsi à éclairer la chaumière.

releva la lanterne que la petite avait posée à terre ; il mit le feu à une allumette, et dit :

« Vous n'êtes sûrement pas accoutumé à la lumière de nos loutchines. »

Et il secoua les boucles de sa chevelure.

Je regardai mon hôte ; il m'était rarement arrivé de voir un tel gaillard : grand, riche d'épaules et de poitrine, et parfaitement pris dans sa taille. Sous sa chemise rapiécée ressortaient ses muscles puissants ; sa barbe noire et onduleuse lui couvrait la moitié du visage ; ses traits étaient mâles et austères ; à travers ses longs et larges sourcils perçaient les regards de ses petits yeux vairons. Il se mit les mains sur les hanches et s'arrêta devant moi.

Je le remerciai et lui demandai son nom.

« Je m'appelle Foma, et l'on m'a surnommé le *Bireouk*. »

— Ah ! c'est toi qu'on appelle le Bireouk ! »

Et je le regardai avec un redoublement de curiosité. Mon Ermolaï et d'autres individus m'avaient souvent conté des traits du forestier Bireouk, que tous les paysans de la contrée craignaient comme la foudre. A les entendre, il n'y avait jamais eu un homme si actif ; avec lui il n'y avait pas moyen de dérober le moindre fagot ni la plus petite brassée de bois mort ; à quelque heure que ce fût et quelque temps qu'il fit, il vous tombait sur la tête comme la neige. Et il était inutile d'essayer de le corrompre ou de le tromper : vin, argent, prières et ruses, rien n'avait prise sur lui ; on lui avait tendu des pièges où il aurait dû vingt fois se casser le cou ; il se riait de tout cela. Voilà ce qu'on racontait partout.

« C'est donc toi qu'on a surnommé le Bireouk ! répétais-je ; eh bien ! frère, j'ai entendu parler de toi ;

on dit que tu n'as pas ton pareil pour traquer le pauvre monde.

— Je fais mon devoir, répondit-il fort sérieusement; je veux gagner loyalement le pain que me donne mon maître. »

Il tira de sa ceinture, où elle était enlacée par le manche, une hache bien effilée, s'assit sur le plancher et se mit à tailler quelques loutchines.

« Tu n'as donc pas de femme? lui demandai-je.

— Non, répondit-il, et il s'anima à son ouvrage.

— Elle est morte

— Non... oui, si vous voulez, elle est morte. »

Je me tus; il releva les yeux et me regarda, puis il ajouta avec un sourire plein de fiel : « Elle s'est enfuie avec un bourgeois qui traversait le pays. »

L'enfant s'éveilla et se mit à crier; la petite fille, qui venait de cacher instinctivement sa confusion dans ses deux mains, se redressa pour regarder dans le berceau. « Tiens, dit le Bireouk, donne-lui cela. » Et il lui tendit un biberon humecté de lait. « Elle m'a quitté moi, à la bonne heure... mais elle a abandonné ce pauvre petit, » reprit-il à voix basse en montrant le berceau. Il alla jusqu'à la porte, s'arrêta et revint sur ses pas. « Ah! bîarine, vous ne mangerez pas volontiers de notre pain, et il se trouve, comme presque toujours, que nous n'avons ici que du pain.

— Je n'ai pas faim.

— J'ai fait du pain il y a cinq jours; nous avons du pain, c'est tout ce que je puis vous offrir. Mettre le samavar, à quoi bon? je n'ai pas de thé. Ça, je vais voir ce que fait votre jument. »

Il sortit et tira la porte sur lui. Je jetai de nouveau mes regards çà et là; la chambre me sembla encore plus triste qu'auparavant. Une amère senteur de fumée

arrêtait la respiration dans ma gorge. La jeune fille ne changeait pas de position et tenait les yeux fixés sur le plancher; de temps en temps elle balançait le berceau; elle ramenait ensuite modestement sa chemise sur ses épaules, et ses pieds nus pendaient immobiles.

« Comment te nommes-tu? lui demandai-je.

— Oulita, » répondit-elle en abaissant encore plus son visage contristé.

Le forestier rentra et s'assit sur le banc.

« L'ouragan s'éloigne, dit-il après un moment de silence; si vous l'ordonnez, je vous accompagnerai jusqu'à la lisière du bois. »

Je me levai. Le forestier prit son fusil et inspecta l'amorce.

« Pourquoi votre fusil? lui dis-je.

— Là-bas, du côté du ravin de Kobouyl, on coupe du bois, dit-il plutôt pour répondre à mon regard sévère qu'à ma question.

— Comme si tu pouvais entendre cela d'ici!

— De ma cour j'entends bien plus loin encore. »

Nous sortîmes ensemble. La pluie avait cessé. Dans le lointain, on voyait encore se presser d'énormes nuages; de temps en temps brillèrent de longs éclairs, mais au-dessus de nous le ciel était d'un bleu sombre, et quelques étoiles s'entrevoyaient à travers des nuages pluvieux qui fuyaient. Cependant les contours des arbres chargés de pluie et agités par le vent commençaient à se dessiner dans l'ombre. Nous nous mîmes à écouter. Le forestier ôta son bonnet et se pencha. « Voilà, voilà, dit-il en étendant le bras vers l'ouest; voyez, je vous prie, quelle nuit ils ont choisie! » Je n'avais rien entendu que le bruit du feuillage des arbres voisins.

« Eh bien, c'est bon, ajouta-t-il en allant à mon che-

val pour m'amener la drochka; je leur en ferai voir de rudes.

— Laisse là mon cheval; écoute, je voudrais aller avec toi au ravin, permets-moi de te suivre.

— Bon, répondit-il en lâchant la bride du cheval, nous l'empoignerons en un tour de main, et, au retour, je vous accompagnerai; partons. »

Nous partîmes; il marchait rapidement, mais je le suivais de près. Je ne puis comprendre comment il pouvait se diriger avec tant d'assurance; il s'arrêtait à de certains moments, mais c'était pour mieux savoir le point juste où frappait la cognée. « Écoutez, écoutez, ah! l'entendez-vous enfin? — Mais où donc! » Le Bireouk haussait les épaules. Nous descendîmes dans un ravin; là, le vent me sembla s'être calmé, et j'entendis très-distinctement des coups mesurés. Le Bireouk me regarda, et branla la tête sans parler. Nous continuâmes de marcher à travers des fougères et des chardons humides... un son prolongé et sourd retentit... « L'arbre est à bas, » dit le Bireouk. Cependant le ciel continuait à s'éclaircir; dans le bois, on ne voyait guère à plus de trois pas. Nous sortîmes enfin du ravin.

« Attendez ici, » me dit à voix basse le forestier. Il se baissa, et en tenant son fusil en l'air, il disparut à travers les broussailles. Je me mis à écouter avec une attention que contrariait le bruit prolongé du vent, j'entendis assez près de moi de petits coups secs frappés contre les branches dont on dépouillait l'arbre tombé; des roues crièrent, un cheval s'ébroua.... « Halte là, hé! » cria tout à coup une voix de tonnerre. Une autre voix, mais celle-là bien lamentable, essaya de répliquer; les voix se mêlèrent: il y avait lutte engagée: « Tu radotes, vieux fou, tu radotes! criait le Bireouk; tu ne m'échapperas pas. » Je me précipitai

dans la direction du lieu, me heurtant à chaque pas, et j'arrivai avec peine au fût de l'arbre abattu; c'était contre cet arbre que le forestier avait renversé le paysan; il le tenait sous lui et le garrottait de sa ceinture, les bras croisés sur le dos. Cela fait, il se releva et remit sur pied le voleur. C'était un paysan tout mouillé, tout en haillons, la barbe sale et désordonnée. Un méchant cheval décharné, à demi couvert d'un lambeau de natte, se tenait là tout près d'un train de roues. Le forestier ne dit pas un mot; le paysan se taisait aussi, mais il branlait la tête en soupirant.

« Lâche-le, dis-je à l'oreille du forestier, je te payerai le prix de l'arbre. » Il n'y eut pas de réponse.

Le Bireouk prit de la main gauche la bride du cheval, tandis qu'il retenait de sa droite le voleur par la ceinture.

« Allons, en avant, corbeau ! dit rudement le forestier.

— Et la cognée, la cognée ! marmotta le paysan.

— En effet, dit Bireouk, il n'y a pas de raison pour perdre la cognée ; » et il la ramassa. Nous partimes. Je fermais la marche.

La pluie recommença à tomber, et bientôt ce fut une effroyable giboulée. Nous eûmes une peine infinie à regagner la chaumière. Le Bireouk laissa le cheval au milieu de la cour dont il avait refermé la barrière; puis il attacha ses chiens, mena le prisonnier dans la chambre, relâcha les nœuds de la ceinture, et le déposa dans un coin. La jeune fille, qui s'était endormie près du four, s'éveilla en sursaut, et nous regarda en silence avec effroi. Je m'assis sur le banc.

« Hé! hé! quelle terrible averse! dit le Bireouk; vous devriez bien attendre. Ne voulez-vous pas vous étendre un peu ?

— Merci.

— Je l'enfermerais bien dans le galetas pour l'ôter des yeux de Votre Grâce, dit-il en montrant le paysan; mais c'est que...

— Laisse-le là; ne le touche pas. »

Le paysan me regarda en dessous. Je m'étais bien promis d'employer tous mes efforts à délivrer ce malheureux. Il se tenait parfaitement immobile. A la lueur de la lanterne, je pus apercevoir son visage hâve et ridé, ses sourcils jaunes et pendants, son regard inquiet, ses membres grêles... La petite fille s'étendit sur le plancher tout à fait contre les pieds de cet homme. Le Bireouk s'assit près de la table, la tête entre les mains. Un grillon criait dans un coin... la pluie s'abattait fortement sur le toit, et se faisait jour à travers le châssis et le cadre de la fenêtre; nous étions tous également silencieux.

« Foma Kouzmitch, dit le paysan d'une voix sourde et cassée; hé! Foma Kouzmitch!

— Quoi?

— Laisse-moi aller. (Point de réponse.) Laisse-moi aller.... la faim, vois-tu, la faim.... laisse-moi aller!

— Je vous connais, répondit rudement le Bireouk; où allez-vous dès que vous êtes libres! voler, voler, et puis voler.

— Laisse-moi aller, répétait le manant; tu sais, ah!... l'intendant.... ruinés.... perdus.... ah! ah! laisse-moi aller.

— Ruinés!... personne n'a le droit de voler.

— Laisse-moi aller, Foma Kouzmitch.... ne nous achève pas.... Votre... tu sais, nous ronge... ah! ah! »

Le Bireouk se détourna. Le paysan frissonna, se tordit comme dans un grand accès de fièvre; sa tête ressautait et sa respiration était fort oppressée.

« Laisse-moi aller, répétait-il avec un stupide désespoir ; ah ! au nom de Dieu, lâche-moi... je prierai, oui... la faim, vois-tu... oh ! mourir de faim ! je jure Dieu, la faim, les enfants qui crient... tu sais... c'est dur... mourir comme ça... on ne sait plus... vrai, on...

— Ne vole pas... ne va pas voler, on te dit.

— Le petit cheval, continuait le paysan, le petit cheval... je n'ai que ça au monde, hein ! songe donc, oh ! Foma... laisse-moi aller.

— On te dit non ; ça ne se peut pas ; moi aussi je suis serf, mon Dieu ; je réponds de toi ; l'arbre est abattu. On ne doit pas pourtant vous gêner.

— Laisse-moi aller ; le besoin, Foma Kouzmitch, le besoin, la faim... ah ! tu sais... relâche-moi.

— Je vous connais.

— Ah ! relâche-moi !

— Qu'ai-je besoin de t'écouter, de te répondre ? Tiens-toi tranquille ; sinon, tu sais que je ne badine point. Tu ne vois pas qu'il y a ici un bârine ? »

Le malheureux laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Le Bireouk bâilla, croisa les mains sur sa table et posa sa tête sur ses mains.

La pluie ne cessait point, j'attendais.

Le paysan tout à coup se redressa ; ses yeux s'enflammèrent, et son teint s'anima. « Eh bien ! ronge... étrangle, étouffe... bon ! vociféra-t-il de ses lèvres frémissantes... bon ! bourreau, loup enragé, bois le sang chrétien, bois, viens... (Le forestier releva la tête à demi.) Eh bien ! viens, asiate <sup>1</sup>, buveur de sang, je t'appelle.

— Es-tu ivre pour te mettre à injurier comme ça ? dit le forestier surpris ; aurais-tu perdu la tête ?

<sup>1</sup>. Asiate ou asiatique, grande injure.

— Ivre!... est-ce que j'ai bu à ton compte?... Ivre!... ah! enragé, ah! bête farouche, buveur de sang!

— Ah çà, tu veux donc que je me lève?

— Eh bien, quoi? Ça m'est égal.... s'il faut mourir.... tu m'ôteras mon cheval, je sais; et moi, sans cheval, je suis perdu tout de suite. Eh bien, bats-moi, assomme-moi, c'est toujours mourir.... de faim, de coups, c'est tout égal.... que tout périsse : femme, enfants.... moi, moi d'abord. Mais, toi, toi.... ah! tu y passeras aussi, va! »

Le Bireouk se leva; je l'observai attentivement.

« Bats-moi, étrangle-moi! reprit le paysan d'une voix de suprême détresse; frappe, frappe donc, viens, frappe! »

La petite fille se releva subitement, et se tint devant le malheureux égaré, qui continuait à crier : « Eh bien, frappe!

— Qu'on se taise: cria d'une voix terrible le forestier en faisant deux pas.

— Allons, allons, Foma, criai-je au forestier; laisse-le, ne le frappe pas; il se taira.

— Je ne me tairai pas; que me fait à moi de crever?... Ah! bête féroce, loup enragé.... et tu crois que tu ne crèveras pas, toi? attends un peu, ça ne sera pas long.... tu seras étranglé, attends; bientôt, bientôt.... »

Le Bireouk lui posa ses mains sur les épaules avec violence.... je me précipitai au secours du malheureux. « Ne bougez pas, vous, bârîne! » me cria le forestier. Je me serais moqué de ses menaces, et j'avais déjà les muscles crispés; mais, à mon grand étonnement, en un tour de main, il détordit et retira la ceinture qui serrait les poignets du paysan, lui enfonça le bonnet sur les yeux, tout en ouvrant la porte, et le prenant par l'épaule, le poussa dehors.

« Va au diable avec ton cheval! lui cria-t-il; mais une autre fois ne me retombe pas sous la main. »

Il revint sur ses pas dans la chambre, et alla regarder les deux enfants.

« Eh bien, Bireouk, finis-je par lui dire, tu m'as étonné et réjoui; je vois que tu es un brave homme.

— Eh! laissez cela, bârine, dit-il d'un ton fort maussade.... seulement, veuillez n'en rien dire. Ce qu'il y a de mieux à faire pour moi, c'est de vous accompagner, ajouta-t-il; attendre ici la fin de la pluie, vous n'en auriez pas vous-même la patience. »

Nous entendimes le bruit du cheval et des roues du paysan, et celui de la barrière qui retombait. « Le voilà parti, murmura Foma, mais qu'il y revienne! »

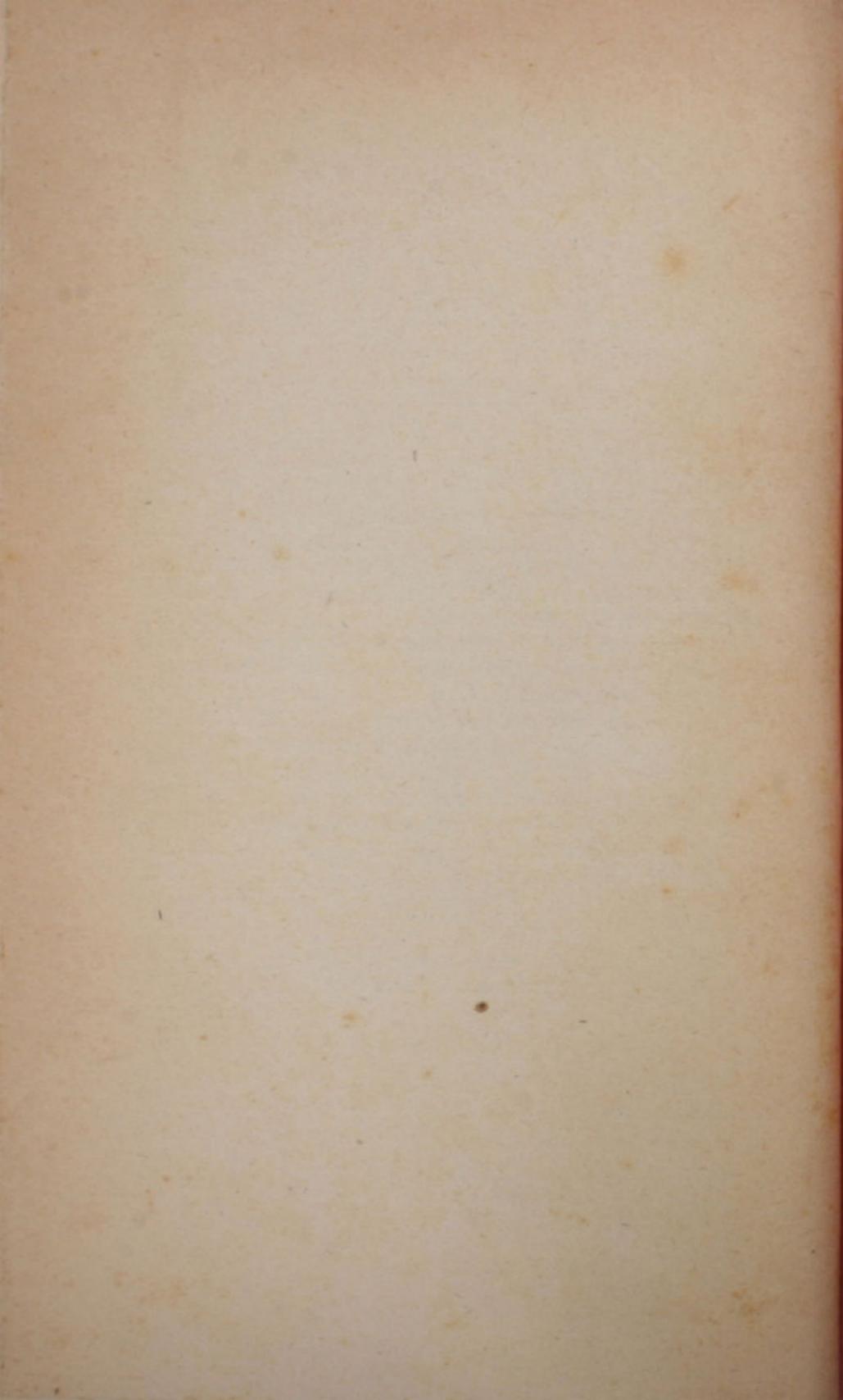
Une demi-heure après, le Bireouk me fit ses adieux à la lisière de la forêt.

## TABLE DES MATIÈRES

---

AVERTISSEMENT.	
I.	Khor et Kalinytch. — Serfs russes dans les campagnes . . . . . 1
II.	Ermolaï et la meunière. — Serfs russes dans les villes. 24
III.	L'Eau de Framboise, ou le Velmoje russe . . . . . 42
IV.	Le Médecin de district. . . . . 57
V.	Mon voisin Radilof et le gentilhomme commensal. . . 73
VI.	L'Odnovoretz. — Grande, petite noblesse et bourgeoisie en Russie . . . . . 85
VII.	Lgof. — Condition mobile des serfs. . . . . 114
VIII.	Béejine lough. — Les superstitions populaires en Russie. . . . . 130
IX.	La rencontre du mort et le nain Kaciane . . . . . 164
X.	Le Bourmistre. — Serfs et intendants en Russie. . . 193
XI.	Le Comptoir, ou la domesticité en Russie. . . . . 215
XII.	Foma le Bireouk . . . . . 242

FIN DE LA TABLE





BIBLIOTHÈQUE  
DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

ROMANS ANGLAIS, ALLEMANDS, ESPAGNOLS, ITALIENS ET RUSSES

TRADUCTIONS FRANÇAISES, FORMAT IN-16 BROCHÉ

TROISIÈME SÉRIE A 1 FR. LE VOLUME

- Alexander** (Mrs) : L'erreur de Catherine. — Aveugle destin. 1 vol. — Le choix de Mona. 1 vol.
- Anonyme** : Autrefois, la guerre des paysans. 1 vol.
- Barrett** (F.) : Le mystère du Grand Hesper.
- Becher-Stowe** (Mrs.) : La case de l'oncle Tom. 1 vol. — La fiancée du ministre. 1 vol.
- Braddon** (Miss) : Lady Lisle. 1 vol.
- Bulver Lytton** (Sir Ed.) : Les derniers jours de Pompéi. 1 vol. — Alice ou les mystères. 1 vol. — Ernest Maltravers. 1 vol.
- Durford-Delannoy** : L'appartement du mort.
- Conan-Doyle** : La marque des quatre. 1 vol. — Le drame du Korosko. 1 vol. — Le chien des Baskerville. 1 vol. — Un crime étrange. 1 vol.
- Cummins** (Miss) : L'allumeur de réverbères. — Mabel Vaughan. 1 vol. — La rose du Liban. 1 vol.
- Carrer-Bell** (Miss Bront) : Jané Eyre. 2 vol.
- Dickens** (Ch.) : M. Pickwick. 2 vol. — Bleak-House. 2 vol. — Contes de Noël. 1 vol. — David Copperfield. 2 vol. — Dombey et fils. 3 vol. — La petite Dorrit. 2 vol. — Le magasin d'antiquités. 2 vol. — Les temps difficiles. 1 vol. — Nicolas Nickleby. 2 vol. — Olivier Twist. 1 vol. — Martin Chuzzlewit. 2 vol. — Les grandes espérances. 2 vol. — L'ami commun. 2 vol. — Le mystère d'Edwin Drood. 1 vol.
- Dickens et Collins** : L'abîme. 1 vol.
- Ebner-Eschenbach** (Mme de) : Un incompris. 1 vol.
- Ellot** (G.) : Adam Bede. 2 vol. — La conversion de Jeanne. 1 vol. — Le moulin sur la Floss. 1 vol. — Silas Marner. 1 vol.
- Esterre Keeling** (Elsa d') : Trois sœurs.
- Fleming** (W.) : Les chaînes d'or. 1 vol.
- Fullerton** (Lady) : Hélène Middleton. 1 vol. — L'oiseau du bon Dieu. 1 vol.
- Gogol** (N.) : Les âmes mortes. 2 vol.
- Goldsmith** : Le vicaire de Wakefield. 1 vol.
- Gray** : Le silence du doyen. 1 vol.
- Green** (K.) : La dame au diamant. 1 vol. — Le médaillon. 1 vol.
- Hall-Caine** : Jason. 2 vol.
- Hardy** : Tess d'Urberville. 2 vol.
- Hauff** : Lichtenstein. 1 vol.
- Hedenstjerna** (de) : Le seigneur de Halleborg, trad. du suédois. 1 vol.
- Reimbouurg** : L'autre, traduit de l'allemand. — Le roman d'une orpheline. 1 vol.
- Hope** (Anthony) : Service de la reine. 1 vol. — La carrière d'Alexandre Quisanté. 1 vol. — Le Roman d'un Roi. 1 vol.
- Hornung** (E.W.) : Raïffes, cambrioleur pour le bon motif.
- Hume** : Les mystères d'un hansom-cab. 1 v. — Miss Méphistophélès. 1 vol. — La romance fatale. 1 vol. — L'œil de Jade. 1 vol.
- Hungerford** (Mrs) : Molly Bawn. 1 vol. — La conquête d'une belle-mère. 1 vol. — Premières joies et premières larmes. 2 v.
- Jokai** (M.) : Le nouveau seigneur. 1 vol.
- Le Queux** (W.) : La dame en bleu. 1 vol.
- Manzoni** : Les fiancés, trad. de l'ital. 2 vol.
- Marchi** (E. de) : Demetrio Pianelli. 1 vol. — L'accusateur imprévu. 1 vol.
- Mayne-Reid** : La piste de guerre. 1 vol. — La quarteronne. 1 vol. — Le doigt du destin. 1 vol. — Le roi des Séminoles. 1 vol. — Les partisans. 1 vol.
- Neera** : Thérèse, traduit de l'italien. 1 vol.
- Ouida** : Amitié. 1 vol.
- Ridder Haggard** : Jess. 1 vol. — Le colonel Quaritch. 1 vol.
- Steele** (J.) : Un mari par procuration. 1 vol.
- Savage** : Un mariage officiel. 1 vol.
- Schmitthener** : Une vie d'artiste. 1 vol.
- Steele** : Un mari par procuration. 1 vol.
- Stevenson** : Le naufrageur. 1 vol. — Catriona. 1 vol.
- Thackeray** : La foire aux vanités. 2 vol.
- Tolstol** : Les Cosaques. 1 vol. — Souvenirs. 1 vol.
- Tourgeneff** (I.) : Mémoires d'un seigneur russe, traduit du russe. 2 vol. — Scènes de la vie russe. 1 vol. — Nouvelles scènes de la vie russe. 1 vol.
- Trollope** (A.) : Les tours de Barchester. 1 v.
- Van Vorst** (M<sup>rs</sup> J. et M.) : La fille de Babsby
- Wilkie Collins** : La morte vivante. 1 vol. — La piste du crime. 2 vol. — C'était écrit. 1 vol. — La pierre de lune. 2 vol.
- Williamson** : Lord Coveland découvre l'Amérique.